

Géographie des enfers gréco-romains

Géographie et mythe

Dans notre langage courant, fortement imprégné de culture judéo-chrétienne, l'Enfer est le lieu des âmes damnées qui expient dans la fournaise, par opposition aux âmes élues du Paradis. Une distinction à la fois géographique, entre Enfer et Paradis, et morale, entre méchants et bons. Cette dichotomie oppose deux territoires, ceux des damnés et des élus, et non ceux des morts et des vivants.

Dans l'Antiquité gréco-romaine, les Enfers sont le lieu de tous les trépassés, bons ou mauvais, qui « *passent* » du monde des vivants à celui des morts. C'est une question de frontière entre la vie et la mort, d'interface entre deux mondes. Ces deux mondes sont donc inséparables : l'un ne peut être étudié sans l'autre, les Enfers font partie de la Terre entière.

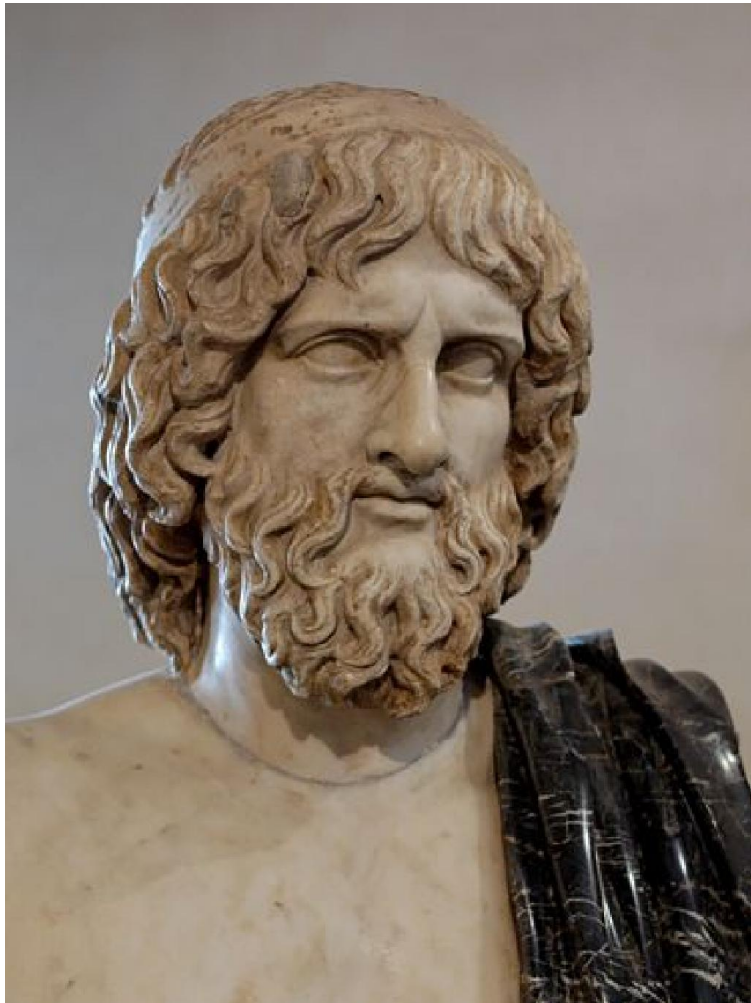
Pour le géographe, la recherche implique d'« aller sur le terrain ». Périlleux pour un mortel : « il est facile de descendre dans l'Averne (...), mais revenir sur ses pas (...) voilà qui est l'affaire et demande un effort », écrit Virgile dans l'Énéide (VI, 126). Le véritable terrain de recherche, plus accessible, est la bibliothèque. Car les Enfers sont un mythe et ne peuvent exister que par des récits, et leur géographie ne peut donc qu'être imaginaire.

Faire une géographie des Enfers, même imaginaire, implique d'en localiser les parcours, les limites et les territoires. Mais aussi de donner sens à une organisation de l'espace structurée à la fois par les connaissances scientifiques, les fins morales ou politiques et les narrations mythiques de l'Antiquité. Deux textes fondateurs du mythe des Enfers sont ici requis pour en faire une géographie : le *Phédon* de Platon et *L'Énéide* de Virgile.

Une géo-éthique : PLATON (-428 / -348), *Phédon* [\[1\]](#)

Une géo-éthique ?

Pas d'Enfers chez les Grecs, mais l'Hadès, à la fois lieu des trépassés et dieu de l'invisible.



Tête d'Hadès, copie romaine d'une statue grecque, British Museum, source Wikipedia

Platon hérite d'un mythe, maintes fois repris, enrichi et modifié avant lui, et Socrate le dit à plusieurs reprises : « *Or voici quelle est cette tradition* » (107d), « *Voici ce dont je me suis laissé convaincre* » (108e), « *par la foule de ceux qui ont coutume de discourir sur de telles questions* » (109c). Et il en sait les limites : « *S'acharner à prétendre qu'il en est de ces choses comme je l'ai exposé, voilà qui ne sied pas à un homme ayant son bon sens* » (114d).

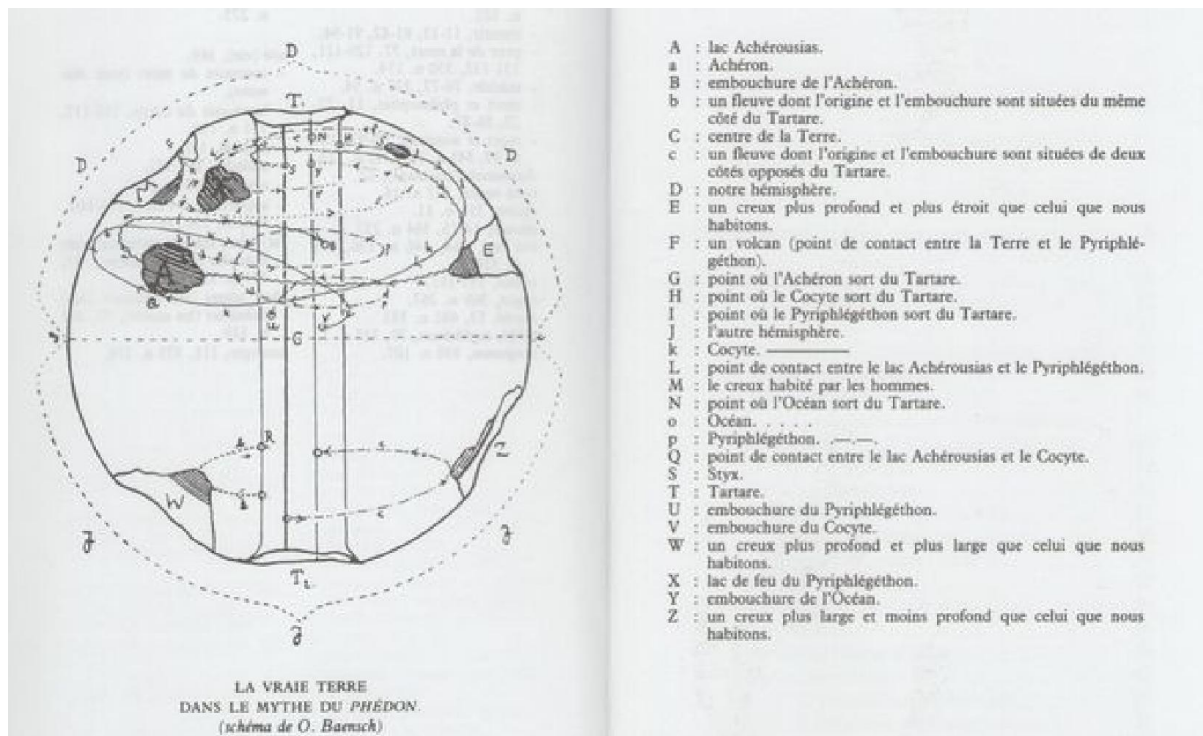
La géographie de l'Hadès, chez Platon, repose sur une tradition et non sur une observation directe, une conviction et non un savoir rigoureux, un discours coutumier et non une démonstration scientifique. L'auteur utilise cependant les connaissances scientifiques de l'époque, qu'il s'efforce de concilier avec le récit mythique. L'intérêt du mythe n'est pas dans sa vraisemblance, mais « *dans l'incantation qu'il faut se faire à soi-même* » (114d) pour en saisir la vérité morale, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme.

La géographie des Enfers a en effet un fondement éthique : le destin des âmes donne sens à l'organisation de l'espace, qui en permet à son tour l'accomplissement. Si la mort est la séparation du corps et de l'âme, le passage et la place de celle-ci dans les demeures d'Hadès est fonction de la moralité de sa vie antérieure en compagnie du corps. Cette vie fut bonne ou mauvaise, non pas au sens juridique (le respect des lois) ou chrétien (le péché), mais au sens platonicien : le Dieu est le modèle du juste, à l'homme de suivre ce modèle et d'être juste, ou

injuste s'il ne le suit pas. La géographie de l'Hadès est inséparable de la punition des « mauvais » et de la récompense des « bons » qui, ainsi définis, lui donnent sens.

"La Terre de nos livres de géographie" (Damascius, 470-544)

Les Anciens ont longtemps douté que le récit de Platon portât sur la Terre, il faut attendre huit siècles pour que Damascius, dernier scholarque de l'école d'Athènes, affirme que Socrate parle de « *la Terre de nos livres de géographie* ». Pour Platon, la terre est une sphère au centre d'un univers lui-même sphérique, détaillé dans la *République* (616b-617d) : l'univers est fait de sept sphères ou hémisphères concentriques liées, comme par des cordages, par des rayons de lumière dont l'isotropie assure au globe équilibre et immobilité. C'est un texte poétique qui met l'homme au centre du monde, mais qui surtout définit notre planète comme une sphère, alors que la plupart des Grecs (dont Homère) la croyaient plate. Et cette sphéricité est nécessaire pour comprendre l'organisation géographique et éthique des trois terres concentriques.



Carte de l'Hadès : Phédon, Platon, trad.M.Dixault, GF Flammarion, 1991, p.442-43.

La Terre supérieure, soit la plus grande partie de sa surface, est ignorée des hommes. Elle n'est pas enveloppée par l'air atmosphérique mais par l'éther sidéral, intermédiaire entre feu et air, qui rend plus éclatantes et plus pures les couleurs de son image de ballon bariolé. « *C'est le ciel véritable, et la vraie lumière, et la Terre véritablement Terre* » (110a) dit Platon : le ciel fait partie de la terre comme les Enfers, à la différence du ciel chrétien situé dans un ailleurs indéterminé hors de notre planète. Il est habité par des hommes "d'en haut", des hommes privilégiés qui entrent en commerce avec les Dieux, dont on reparlera. Ils séjournent sur les continents, les îles et les bords... de l'air, qui se trouve donc ailleurs, en-dessous.

La Terre intermédiaire est celle de l'air, des mers et des hommes situés dans des cavités de la surface supérieure : ainsi les hommes vivent sous la surface de la terre, souterrainement en

quelque sorte, mais ils l'ignorent. « *Nous, donc, nous en habitons les creux, mais sans nous en douter ; et nous nous imaginons habiter en haut sur la surface de la terre* » (109c). Pour Platon, les Grecs vivent dans l'air des cavités à travers lequel, en levant la tête et en essayant vainement de s'élever, ils voient les astres déformés et brouillés, comme un plongeur regardant à travers l'eau, et ils prennent l'air pour le ciel comme le même plongeur prend la surface de la mer pour le ciel. Les Grecs sont conscients qu'ils ne sont pas les seuls habitants de cette terre moyenne et qu'il existe de nombreux creux qu'ils ignorent. Le leur, géographiquement bien défini, va de la Colchide aux colonnes d'Hercule, de la Géorgie au bord de la mer Noire au détroit de Gibraltar à l'extrémité de la Méditerranée. Comme tous les creux, il se prolonge sous terre hors de notre vue et communique avec la Terre inférieure, qui fait donc partie de la Terre totale.

Le passage des eaux et des âmes

L'Hadès n'est pas de feu, comme l'enfer des chrétiens ou le magma des géologues. Il est d'eau, de marais, de lacs et surtout de fleuves « *intarissables, d'une grandeur immense* » (111d), toujours en mouvement comme le sont les âmes des hommes. Ils sont quatre, selon Platon : l'Océan, le plus grand et le plus extérieur, dont la plus grande partie du cours n'est pas sous la terre. Chez Homère, il est situé autour d'une terre plate et constitue la limite entre la Terre et l'Hadès, placé au-delà de l'Océan vers l'Ouest.

l'Achéron, qui aboutit au lac Achérousius, le plus souterrain de tous.

le Phlégéthon ou Pyriphlégéthon, aux eaux brûlantes, rougeoyantes, flamboyantes, parfois même de feu.

le Cocyte, aux eaux bleues glacées ou boueuses, qui aboutit au lac appelé Styx, souvent confondu avec le fleuve lui-même, avant de descendre sous terre.

Ces fleuves ne sont pas uniquement souterrains : comme l'Achéron entre disparition et résurgence, ils coulent à la fois sur terre et sous terre, où ils portent le même nom, « *chacun acquérant (...) ses caractères propres de ceux que peut avoir le terrain à travers lequel il coule* » (112a).



Le canyon de l'Achéron en Epire : source Wikipedia

Ils passent d'un monde à l'autre, comme le font les âmes des trépassés. Les lieux de passage sont les entrées de l'Hadès : des grottes ou des gouffres comme la source du Styx ou encore des cratères comme l'Averne, c'est-à-dire les seuls sites, connus des Grecs, où l'intérieur de la terre communique avec la surface, où une relation physique s'établit entre la Terre intermédiaire et la Terre inférieure :

les volcans : « C'est ainsi qu'en Sicile coulent avant la lave les fleuves de boue, et puis la lave elle-même » (111e).



La source du Styx : source Wikipedia



Le lac d'Averne : source Wikipedia

On reconnaîtra ici l'Etna et le Phlégéthon.
les grottes et les gouffres karstiques. A défaut d'en citer les noms, Platon décrit en spéléologue

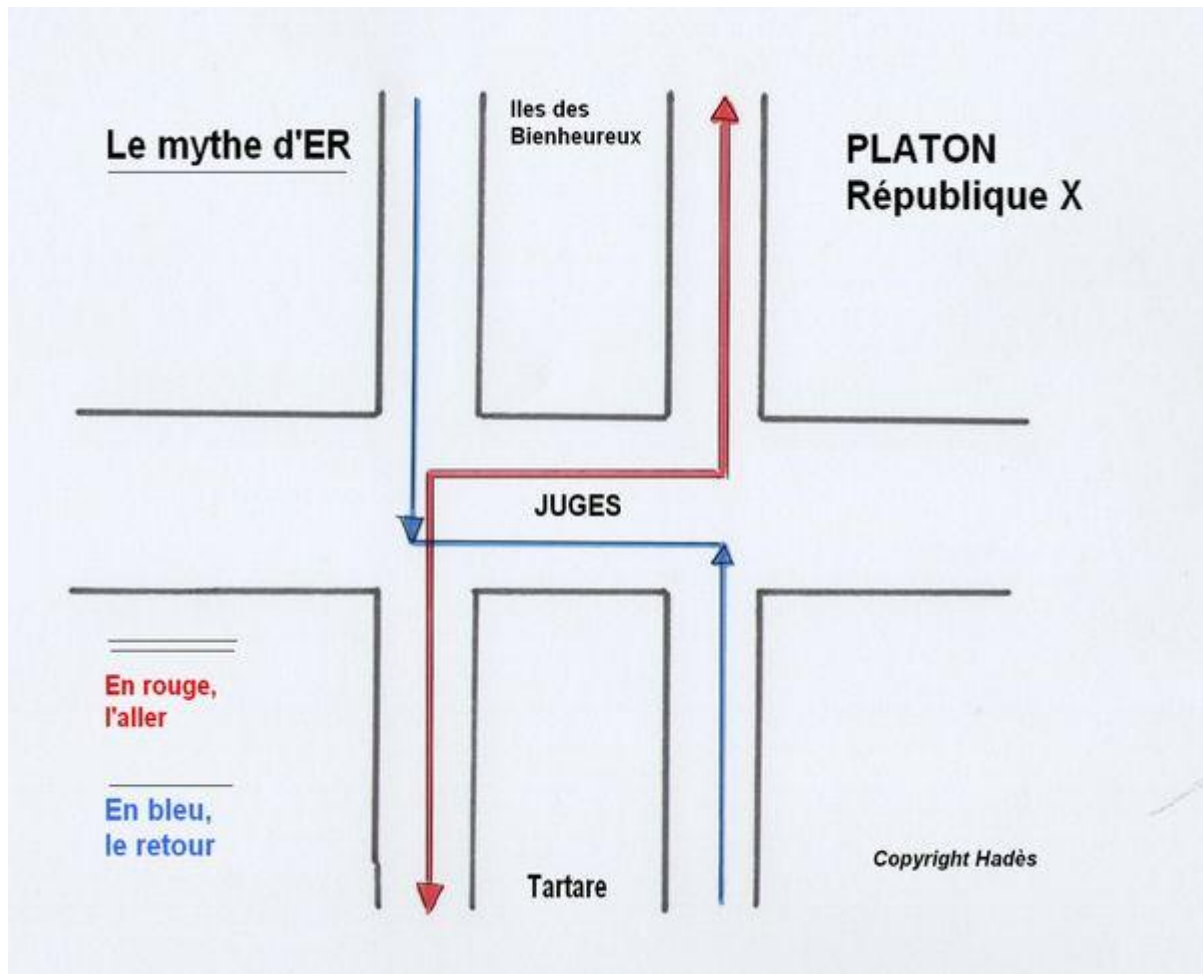
la circulation des eaux souterraines dans les régions calcaires : « *Or toutes les régions souterraines communiquent entre elles, en une foule d'endroits, par des trous d'un diamètre plus étroit ou plus large, et elles possèdent en outre des voies de passage (...) par où une eau abondante s'écoule des unes dans les autres ainsi qu'en de grands vases.* » (111d). Les eaux des résurgences karstiques sont froides, voire glacées pendant les rudes hivers méditerranéens : en témoignent celles du Styx.

« Parmi les gouffres de la terre, il y en a un surtout (le Tartare) qui est le plus grand, et précisément parce qu'il traverse la terre toute entière d'outre en outre. » (111e). L'expression de Platon laisse penser à une percée verticale, difficilement conciliable avec la cavité centrale qui est le moteur des mouvements de l'eau et l'aboutissement ultime de certaines âmes. En tout cas, tous les fleuves prennent leur source dans le Tartare et y retournent : il est à la fois origine et réceptacle des eaux, même si source et embouchure ne se situent pas au même endroit du Tartare. Et tous les fleuves, intarissables, sont affectés de « mouvements de montée et de descente, (...) une manière d'oscillation qui se fait au-dedans de la terre » (111e). Ces mouvements, qui ne s'arrêtent jamais, ne dépassent pas le centre de la terre, ils sont propres à chaque hémisphère. Le mouvement des flots « outre les mers, (...) produit lacs, fleuves et sources » (112c), mais aussi les vents : ainsi Platon explique-t-il les mouvements de l'air, la succession des marées, les variations du niveau des lacs, celles du débit des fleuves et des sources.

Le lieu intermédiaire

« Tous les trépassés, ayant été individuellement durant leur vie attribués par le sort à un Génie (ou Démon), celui-ci se charge de les mener en un certain lieu, celui où ils sont rassemblés pour se faire juger. » (107d) : Platon associe ici un trajet et un guide, un lieu et un jugement. Quel trajet et quel lieu ? Le premier est le passage d'un monde à l'autre par les entrées des fleuves dans l'Hadès et par tous les abymes situés au fond des cavités : la relation physique entre la Terre intermédiaire et la Terre inférieure est aussi une relation d'ordre éthique, le passage des âmes, que chacune d'elle franchit accompagnée par son démon personnel, sorte de génie protecteur intermédiaire entre les hommes et les dieux - rien à voir avec un diable -.

Pour le lieu, la réponse est dans le Gorgias (524a) : « (Les juges) rendront leurs sentences dans la prairie (ou plaine), au carrefour d'où partent les deux routes qui mènent l'une aux Iles Fortunées, l'autre au Tartare ».



Le mythe d'Er : croquis Jean-Marc Pinet

Pas d'information dans le Gorgias ni dans le Phédon sur cette plaine, si ce n'est sa platitude limoneuse, ni sur ce carrefour, situé avant l'Hadès. Elles se trouvent dans République X (614c) où Platon rapporte le récit d'un brave nommé Er, personnage mythique qui, laissé pour mort dans une bataille puis revenu à la vie, avait pu raconter son passage dans Hadès par « un endroit merveilleux, où il y avait dans la terre deux ouvertures attenantes l'une à l'autre, et dans le ciel, en haut, deux autres qui leur faisait face ». La plaine est un lieu intermédiaire entre terre et ciel, où les trois juges, fils de Zeus, siègent « entre ces doubles ouvertures. » Le carrefour l'est aussi, où sur terre les Grecs dressaient des autels pour les morts.

« Ils ordonnaient aux justes de prendre à droite la route qui montait vers le ciel (...) et aux criminels (ou injustes) de prendre à gauche la route descendante. » Les âmes sont triées en fonction de la morale platonicienne qui distingue justes et injustes, et prennent, au bout de sept jours, deux routes, deux ouvertures différentes, vers le ciel ou vers l'Hadès. Mais Er vit aussi que « que les deux autres ouvertures livraient passage, l'une à des âmes exténuées et poussiéreuses qui montaient du sein de la terre, l'autre à des âmes qui descendaient du ciel toutes pures. » (Rép.X, 614d-e). Le passage des âmes est double comme les ouvertures, dans un va-et-vient qui rappelle celui des fleuves et qui est dû au retour sur terre pour la réincarnation. « Et toutes ces âmes qui arrivaient successivement semblaient venir d'un long voyage ; elles gagnaient joyeusement la prairie pour y camper, comme dans une fête solennelle », se reconnaissant entre elles et s'y racontant leur voyage. Joyeusement, à l'idée de revenir chez les vivants, mais aussi parce que le séjour des âmes, quel qu'il soit, est tout à fait

ennuyeux, même au ciel malgré leur « récit de plaisirs délicieux et de spectacles d'une beauté infinie. » (Rép.X, 615a).

Où vont les Justes ? Aux Iles Fortunées, appelées aussi Iles des Bienheureux. Dans le *Phédon*, Platon localise le lieu des Justes au ciel, en haut, donc sur la Terre supérieure : la géographie des Enfers est bien liée à la structure d'ensemble de la Terre. Mais les âmes des Justes ne restent au ciel que si elles arrivent à se purifier totalement, sinon elles vont « *commencer une nouvelle carrière et renaître à la condition mortelle* » (Rép.X, 617e), c'est-à-dire retrouver un corps, se réincarner dans un autre corps vivant, animal ou humain, qu'elles choisissent elles-mêmes. Seuls restent au ciel, près des dieux, les Philosophes, capables de séparer l'âme du corps, de se désincarner. Les autres, les âmes très pieuses mais pas totalement pures, recommencent un cycle de vie et de mort, mais auparavant boivent l'eau du Léthé, fleuve de l'oubli, afin d'arriver sur terre en ayant tout oublié. Il leur faut alors redescendre sous terre où se trouve la plaine du Léthé, cinquième fleuve de l'Hadès, d'où les âmes filent comme des étoiles « *vers le monde supérieur où elles (doivent) renaître.* » (Rép.X, 621b), la Terre des hommes.

Les chemins de l'Hadès

Les chemins de l'Hadès sont les fleuves. L'hydrographie des Enfers est confuse chez Platon, il ne faut pas attendre d'un mythe une exactitude géographique. Ainsi l'Achéron coule en sens contraire de l'Océan auquel il fait vis-à-vis, le Phlégéthon « *jaillit à mi-distance entre les deux premiers* » (113a), décrit une spirale et « *pour finir, après des enroulements répétés, il se jette dans la partie la plus basse du Tartare* » (113b), le Cocyte fait vis-à-vis au précédent, mais, « *en faisant des spirales, il court en sens contraire* » (113c) et « *après un trajet circulaire, il vient se jeter dans le Tartare à l'opposé du Phlégéthon* » (113c). Sauf l'Océan, chacun a une sorte de bassin de stagnation, le lac Achérousius pour l'Achéron, le Styx glacé pour le Cocyte et, pour le Phlégéthon, « *un vaste espace brûlé d'un feu intense, (...) un lac plus grand que notre mer à nous (la Méditerranée) et tout bouillonnant d'eau et de boue* » (113a).

L'écoulement complexe de l'eau est à l'image des circuits de l'âme tourmentée qui « *erre de-ci, de-là, dans un état de déroute totale* » (108b) avant de trouver un lieu de résidence. Ce voyage infernal de mille années est la punition de la grande majorité des âmes injustes avant la réincarnation.

Au-delà de cette apparente confusion, l'hydrographie est en réalité strictement organisée, chaque fleuve ayant sa fonction propre dans le parcours des âmes injustes. La grande majorité des trépassés ont eu une existence que Platon qualifie de *moyenne*, bonne et mauvaise à la fois, et « *sont mis en route sur l'Achéron, montés dans les barques qui leur sont destinées et sur lesquelles ils parviendront au lac (Achérousius). C'est là qu'ils résident et se purifient...* » (113d) plus ou moins longuement : 100 ans par crime commis selon *République X*. Le lac est une sorte de purgatoire, non pas entre l'Enfer et le Paradis chrétiens, mais entre l'Hadès et le retour sur terre. Une fois la purification terminée, les âmes y retournent en effet en choisissant elles-mêmes leur nouvelle vie et le nouveau démon qui les guidera. Bien entendu, elles boivent l'eau du Léthé pour oublier ce qu'elles furent avant leur réincarnation. Ce sont donc bien les âmes qui choisissent, à leurs risques et périls, et non les dieux. Et la réincarnation n'est pas la récompense suprême, que seuls connaissent les Philosophes au ciel, mais à la fois un risque nouveau et une nouvelle chance dans le monde des vivants.

Les autres trépassés sont des criminels et « *sont précipités dans le Tartare* » (113e-114a) directement. Les criminels « *incurables* », et notamment les tyrans, « *auteurs de vols*

sacrilèges répétés et graves, d'homicides en foule, injustes et sans égalité, et de tous les forfaits de ce genre qu'il peut bien y avoir encore » (113e) y restent définitivement, plongés dans le tourbillon violent des eaux du Tartare, ou, selon d'autres sources, errant dans des régions arides et monotones, des étangs glacés, des marais de soufre et des lacs de poix bouillante. Mais le Tartare n'est pas qu'un lieu d'expiation et de tortures, il est aussi un purgatoire entre l'Hadès et la terre pour les criminels « curables ».

« *Ceux dont les fautes ont été reconnues pour fautes qui, malgré leur gravité, ne sont pas sans remède* » (113e) sont rejetés par le Tartare dans deux fleuves distincts selon le caractère de leurs crimes. Dans le Phlégéthon boueux et brûlant, ceux qui ont commis un parricide ou un autre crime grave dans une explosion de colère, sans préméditation ; dans le Cocyte haineux et glacé, ceux qui ont commis froidement des homicides avec préméditation. Commence alors pour eux un long périple fluvial pendant lequel ils passent à plusieurs reprises à proximité du lac Achérousius, sans y pénétrer, mais suffisamment près pour implorer le pardon de leurs victimes jusqu'à ce qu'elles l'acceptent et qu'ils puissent passer dans le lac y terminer leur purification et préparer leur réincarnation. Leur sort, une fois de plus, ne dépend pas des dieux, mais il fonde et suppose une géographie, une géo-éthique.

Une géopolitique : VIRGILE (-70\69 / -19), L'Enéide [2]

Une géopolitique ?

Le mot Enfer vient du latin *infernus*, les lieux d'en bas, géographiquement : sous terre. Virgile reprend le mythe platonicien, les grands traits de sa géographie et de son éthique : le bas-monde souterrain, l'immortalité de l'âme et sa réincarnation. L'*Enéide* est un texte géographique et eschatologique comme le *Phédon*, mais c'est aussi une fiction littéraire et poétique qui utilise le mythe grec à une autre fin, politique. Le Troyen Enée, fils d'Anchise et de Venus, le meilleur guerrier après Hector tué lors de la prise de Troie par les Grecs, s'enfuit. « *Je chante*, écrit Virgile au début de son ouvrage, *l'homme (...) qui, premier, des bords de Troie vint en Italie (...) installer ses dieux dans le Latium* » (I, vers 1) afin de « *fonder la nation romaine* » (I, 33).



Le départ d'Enée : tableau de Ch.-A. Van Loo (1729, Louvre), source Wikipedia

Sur un tableau de Van Loo (1729) au Louvre, Enée quitte Troie, portant son vieux père Anchise sur le dos et accompagné de son enfant Ascagne : « *Je me courbe sous mon fardeau, le petit Iule (ou Ascagne) a serré sa main dans ma droite, ma femme vient derrière* » (II, 723) raconte Enée à Didon. En fait, il oublie son épouse Créuse à Troie où elle périra, mais le peintre la représente donnant à Anchise les images sacrées des dieux protecteurs de la cité, les Pénates. Tel est le sujet de l'Enéide : entre le Troyen Anchise qui mourra bientôt et le petit Ascagne qui sera l'ancêtre de Romulus et Remus, fondateurs de Rome, Enée fait passer les Pénates de Troie à Rome, de la Grèce à l'Italie, de l'Orient à l'Occident. Il fonde la légende romaine : Rome a des origines divines en la personne de Venus, mère d'Enée. Et cette légende vient à point pour asseoir le pouvoir d'Auguste, premier empereur de Rome en -27 av. J.C.. *L'Enéide* est le récit de ce passage du mythe à l'histoire, qu'Enée effectue par un long voyage en Méditerranée dont la dernière étape est aux Enfers.

La conquête de l'Ouest

Ulysse aussi avait fait un beau voyage vers l'Ouest, mais il en connaissait le but et l'intention : retrouver Ithaque, sa patrie, et Pénélope, son épouse. Pour Enée, ce n'est pas un retour, mais

un départ, vers un lieu vague et lointain, *l'Hespérie*, les pays du couchant, et sans raison autre que sauver les Pénates de Troie. Ni destination, ni mobile. Aussi cherche-t-il constamment à s'arrêter pour fonder une nouvelle ville et y déposer ses Pénates, mais les Dieux le rappellent chaque fois à son destin qu'il ignore. L'itinéraire d'Enée est à la fois un périple géographique en Méditerranée et un voyage initiatique au cours duquel il apprend progressivement sa mission politique.



Le voyage d'Enée : *Enéide*, Virgile, éd. J. Perret, Folio-Classique, 1991, p. 493

A Troie même, Enée, qui voulait combattre encore, est arrêté par sa mère, Venus : « *Sauve-toi, mon fils, mets un terme à tes efforts* » (II, 619). En Thrace, royaume allié de Troie, Enée veut fonder une ville à son nom, Aenia, mais les Dieux lui envoient un signe : « *Un gémississement pitoyable se fait entendre des profondeurs* » (III, 40) et il apprend que les Thraces ont trahi Troie. A Délos, Apollon lui-même lui ordonne de « *chercher la mère antique* » (III, 96), la terre de ses ancêtres, l'Italie ; mais Anchise ne comprend pas et dirige Enée vers la Crète. Là, il dessine l'enceinte d'une ville, mais la peste et la sécheresse l'arrêtent et les Pénates, interprètes d'Apollon, lui révèlent alors sa destination, l'Italie : « *Là sont nos propres demeures* » (III, 127) puisque le fondateur de Troie, Dardanus, était d'origine italienne. En Epire, il trouve une ville grecque amie à Buthrotum, où il resterait volontiers ; mais le roi-prophète Hélénus lui dit que « *l'Italie, que tu crois très proche (...), une longue route déroutante, bordant de longues terres, t'en sépare bien loin* » (III, 281) et lui indique l'itinéraire à suivre et les dangers à éviter pour aller à Cumae.

Enée sait maintenant où il va en Italie, mais pas le motif de son voyage. Arrivé en Sicile, Anchise meurt à Drepanum « *Ce fut l'épreuve suprême et, dans mes longs voyages, le tournant décisif* » (III, 714), dit Enée : le dernier lien avec Troie disparaît, sans qu'il ait le temps de procéder aux obsèques de son père. Mais Junon, hostile au projet de Venus, déchaîne une tempête et détourne Enée vers Carthage en Afrique. Deuxième épreuve pour Enée après la mort du père, celle de l'amour de Didon ; cette fois, Jupiter envoie Mercure le rappeler à l'ordre : « *Qu'il reprenne la mer, c'est tout dire en un mot* » (IV, 237), et le pieux Enée de quitter Didon, dont Mercure dit qu'« *une femme est chose diverse et changeante*

toujours » (IV, 569). Didon se suicide et Enée revient à Depranum pour enterrer son père, dernière épreuve qui le coupe définitivement de Troie. Junon essaie encore de l'empêcher d'aller en Italie en faisant brûler une partie de ses vaisseaux, mais l'ombre d'Anchise, interprète de Jupiter, lui donne une nouvelle information sur sa destination à Cumes : « *Pénètre d'abord aux demeures infernales de Dis (Pluton) et, à travers les profonds Avernes, viens, mon fils, me trouver* » (V, 731). Rendez-vous donc aux Enfers, où Enée apprendra enfin le but de son voyage : c'est le livre central de l'Enéide.

L'entrée aux Enfers

« Creusé dans ses profondeurs, le flanc de la roche eubéenne recèle un antre énorme où mènent cent larges galeries, avec cent portes (...), les grandes bouches de la demeure épouvantée » (VI, 42) : telle est la montagne de Cumes, faite de tuf volcanique tendre et percée de nombreuses grottes par les Grecs au VIème s. av. J.C. .



Le rocher de Cumes : source Wikipedia

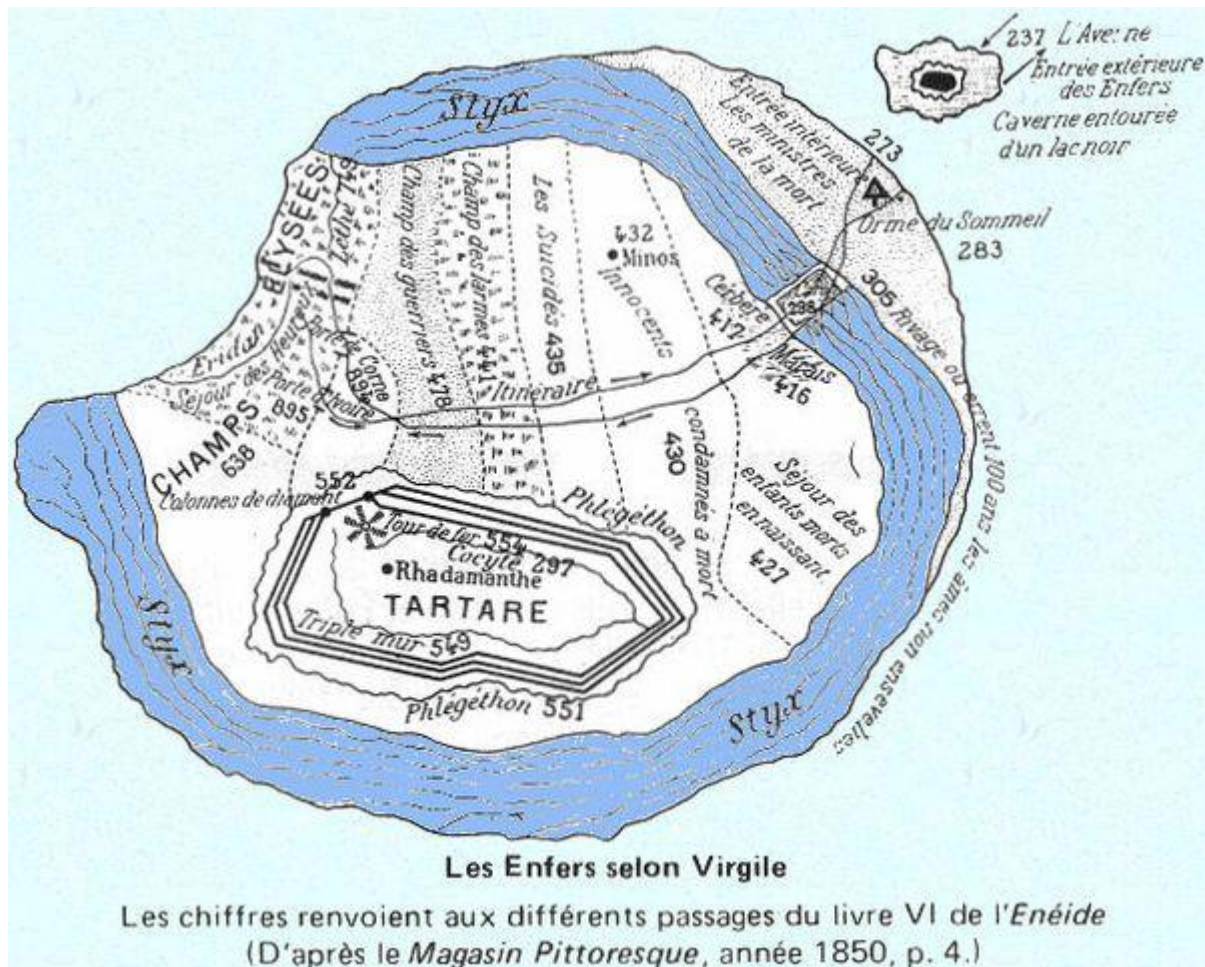


L'entrée des Enfers à Cumes : source Wikipedia

A côté, dans les Champs Phlégréens, se trouve le lac d'Averne, cratère volcanique empli d'eau aux vapeurs méphitiques et entouré de forêt. Cette double entrée des Enfers est dominée par le temple d'Apollon : « Le pieux Enée fait route vers les sommets où Apollon règne dans les hauteurs, et plus loin vers (...) l'ancre démesuré de de l'effrayante Sybille » (VI, 9), prêtresse et oracle du dieu, à qui il demande de le guider aux Enfers. Tous deux entrent alors « dans une caverne profonde, monstrueuse, ouverte en un bâillement énorme, hérissée de rocs, défendue par un lac noir et les ténèbres des bois » (VI, 237). Du récit de voyage sur terre, le poème passe à celui, souterrain, qui révélera son destin politique à Enée.

Comme une demeure romaine, les Enfers commencent par un vestibule où Enée croise d'abord les douleurs et les passions humaines (Deuils, Soucis, Maladies, Misère, Guerre, etc.), puis au milieu, sous l'orme du Sommeil, les « *formes monstrueuses d'êtres terribles* » (VI, 285) : Centaures, Hydres, Chimère, Gorgones, Harpyes, etc. Après la rencontre avec l'effrayante Sybille, c'est une deuxième épreuve pour Enée terrifié. Aux confins du vestibule,

les morts sans sépulture, sans inhumation ni funérailles comme les noyés, errent cent années avant d'entrer aux Enfers.



Carte des Enfers : Le magasin pittoresque (1850, p. 4), source Wikipedia

Du vestibule « *une voie mène dans le Tartare vers les eaux de l'Achéron* » (VI, 295) : la géographie confuse de Virgile mêle les deux, qui refluent dans les étangs du Cocyt et les marais du Styx, eux-mêmes réunis en un seul fleuve qui limite les Enfers. « *Un passeur effrayant monte la garde près de ces flots mouvants, Charon, sale, hérissé, terrible* » (VI, 298), qui repousse les morts sans sépulture... et les vivants rarement admis au royaume des morts comme Hercule, Orphée, Thésée ou Ulysse. La Sybille obtient le passage et, sur l'autre rive, endort le chien Cerbère aux trois gueules, chargé de défendre l'entrée, mais aussi la sortie du royaume de Pluton. Enée ainsi « *s'éloigne rapidement du fleuve qu'on ne repasse pas* » (VI, 425). Troyen, il est entré aux Enfers, il en sortira Romain.

Les territoires des Enfers

Ni le vestibule déjà traversé, ni la première région des Enfers ne correspondent à la plaine du jugement de Platon. S'y trouvent en effet des infortunés frappés par leurs malheurs terrestres et non pas par le jugement de leurs fautes : les âmes de nouveau-nés morts à la naissance, les innocents injustement condamnés, les suicidés. Plus loin le Champ des Pleurs où se lamentent les femmes victimes de l'amour : Enée y rencontre Didon qui se détourne de lui. Enfin « *les cantons extrêmes que hantent, à l'écart, les héros de la guerre* » (VI, 418), ils entourent

longuement Enée (sauf les Grecs, épouvantés de le voir) et lui demandent la raison de sa venue : « *Quelles aventures t'ont conduit ici vivant ? (...) Viens-tu poussé à travers mers en des courses errantes ; est-ce par un avis de dieux ? Ou quelle fortune te poursuit que tu t'engages en ces lieux troubles, tristes demeures sans soleil ?* » (VI, 531). Mais Enée n'a pas encore la réponse à ces questions.

« Voici l'endroit où la route se divise vers deux côtés : le chemin de droite conduit sous les murs du noble Dis, c'est par là que nous irons à l'Elysée ; à gauche, c'est le chemin des justes châtiments, il mène à l'impitoyable Tartare » (VI, 540). Virgile ici platonise, mais sans le jugement des âmes : bons et mauvais suivent d'eux-mêmes leur chemin au carrefour. Le destin des âmes n'est pas tant le propos de l'Enéide que celui d'Enée fondateur de la nation romaine. La géo-éthique s'efface derrière la géo-politique des Enfers.

Enée n'entre pas au Tartare, parce ce qu'« *aucune âme pure ne saurait franchir ce seuil scélérat* » (VI, 562). Argument moral, qui cache la véritable raison : Anchise, d'origine divine, ne peut pas s'y trouver et le renseigner sur son destin. Enée se contente donc de voir « *un vaste palais gardé d'un triple mur ; à l'entour, le fleuve du Tartare, fleuve dévorant, torrent de flamme, le Phlégéthon, roulant des rocs retentissants* » (VI, 549). Nouvelle configuration géographique : le Phlégéthon entoure le Tartare, qui prend l'allure d'une forteresse, « *une porte énorme, des piliers d'acier massif (...), une tour de fer* » (VI, 552) gardés par une Furie. Celle-ci ouvre à Enée *les portes maudites* protégées par une *hydre monstrueuse* pour qu'à nouveau il regarde sans entrer. « *Alors le Tartare lui-même ouvre son abîme : il s'étend sous les ombres deux fois aussi profond que le ciel dans l'éther s'élève pour nous dans l'Olympe* » (VI, 576), comme chez Platon. Mais ici, où sont représentées toutes formes de crimes et de supplices, où Rhadamante est un bourreau et non un juge, le destin des âmes n'est pas abordé.

« *Ils parvinrent enfin aux espaces riants, aux aimables prairies des bois fortunés, les demeures bienheureuses* » (VI, 638), l'Elysée, que Virgile situe sous la terre des hommes et non au-dessus comme Platon. C'est là qu'Enée retrouve son père Anchise : « *trois fois il essaya de lui jeter les bras autour du cou, trois fois l'image en vain saisie échappa à ses mains, pareille aux vents légers, semblable à l'envol du sommeil* » (VI, 700). Il n'y a pas d'âmes aux Enfers comme chez Platon, mais des ombres errantes, sans corps comme les âmes, et cependant reconnaissables parce qu'à l'image des corps vivants.

Les Champs Elysées

Anchise dévoile alors à Enée la destinée des âmes, de toutes les âmes, bonnes ou mauvaises, sauf les criminels déjà au Tartare : « *les unes, suspendues, sont exposées aux vents impalpables ; pour d'autres, c'est dans un vaste gouffre que l'infection du crime est emportée ou consumée par le feu* » (VI, 740). Comme chez Platon, les âmes sont châtiées et purifiées par l'air ou par le feu pendant mille ans ; quelques-unes, les plus pures, sont « *envoyées dans les espaces de l'Elysée* », tandis que les autres, le plus grand nombre, boivent l'eau du Léthé avant de « *revenir dans des corps* », d'être réincarnées. Une destinée comparable à celle des âmes dans le *Phédon*, mais sommairement et brièvement expédiée en une trentaine de vers : le discours eschatologique de Virgile n'est pas au cœur de l'Enéide.

En revanche, le poète consacre environ cent cinquante vers à la destinée politique d'Enée : « *Je vais t'instruire de tes destins* » (VI, 759) dit Anchise en lui présentant sa descendance troyenne. Il commence par Sylvius, demi-frère d'Ascagne, fils posthume d'Enée, futur roi

d'Albe la Longue, puis énumère les créateurs de villes dans le Latium, jusqu'à Romulus qui fonda Rome. « *Ici maintenant, tourne tes yeux, regarde cette nation, ce sont tes Romains* » (VI, 787), et non plus tes Troyens. Anchise recense alors les Romains célèbres, de Numa Pompilius, successeur de Romulus, à Auguste lui-même dont il chante les louanges : César « *dilatera notre empire, par-delà les constellations, par-delà les chemins du soleil et de l'année* » (VI, 794), c'est-à-dire au nord et au sud. Sur un célèbre tableau d'Ingres (Musée des Augustins, Toulouse), il lit son poème à Auguste et lui annonce aussi la mort prématurée de son neveu et successeur potentiel, Marcellus : sa mère Octavie, sœur d'Auguste, s'évanouit.



Virgile lisant l'Enéide à Auguste : tableau d'Ingres, musée des Augustins, Toulouse, photo Daniel Martin

Le destin des Troyens devenus Romains est maintenant connu d'Enée, mais pas encore réalisé : « *Anchise lui expose d'un trait les guerres qu'il devra soutenir* » (VI, 890) face la coalition des Italiens contre lui. Et Enée sort des Enfers par les deux portes du Sommeil pour rejoindre ses navires à Cateia, entre Naples et Rome, prêts à partir pour le Latium. Enée est passé de l'Est à l'Ouest, la nation troyenne est devenue la nation romaine, le mythe grec

revisité fait place à l'histoire légendaire de Rome. Le centre du monde s'est déplacé : une nouvelle géographie politique émerge en Méditerranée.

Conclusion : géo-éthique et géo-politique

Dans les deux ouvrages, une même géographie mythique, avec ses lieux, ses limites, ses territoires, ses itinéraires, ses voyages, mais dont le sens est diff rent.

Platon tient un discours philosophique à finalité morale : l'organisation mythique de l'espace géographique est étroitement liée à la destinée des âmes et à leur immortalité, dans un parcours vertical complexe entre haut et bas qu'implique la sphéricité de la terre.

Virgile écrit un récit poétique à finalité politique : sa géographie est celle de la mise en place de la légende romaine et du pouvoir de son empereur, selon un itinéraire horizontal d'Est en Ouest. Même aux Enfers : la catabase n'est qu'une métaphore morale, et dans le texte rien ne dit qu'Enée monte ou descend puisque la terre est plate et non sphérique.

Chutent et s'élèvent les âmes, errent les ombres et les vivants.

Jean-Marc PINET

[1] Sauf indication contraire, les citations sont extraites du Phédon, Platon,  uvres complètes, Ed. Les Belles Lettres, tome IV, 1 me partie, trad. Léon Robin, 1965. Pour le Gorgias : ibid., tome III, 2 me partie, trad. A. Croiset, 1965. Pour République X : ibid., tome VII, 2 me partie, trad. E. Chambry, 1964.

[2] Les citations sont extraites de l'Enéide, Ed. Gallimard, Folio classique, édition de Jacques Perret, 1991